

Tout ce qu'il souffrit, en faisant des travaux si considérables, ne se peut concevoir; et l'on n'aurait jamais imaginé, en le voyant exténué par la peine et le travail, qu'il fût le plus riche habitant de la terre.

II



QUAND il eut conduit ses travaux au point de pouvoir s'en éloigner sans crainte, il se rendit encore à la ville, mais avec les mêmes précautions, c'est-à-dire qu'il n'y fut que la nuit. Il l'employa tout entière à faire emplette de quelques esclaves, par le secours desquels il fit venir peu à peu toutes les choses qui lui étaient nécessaires pour sa sûreté et sa commodité. Bientôt il assembla des ouvriers avec lesquels il construisit plus solidement les ouvrages qu'il avait commencés. Il fit jusqu'à trois enceintes de pierre autour de sa caverne, et coucha toujours entre la première et la seconde. Il eut grand soin de faire répandre

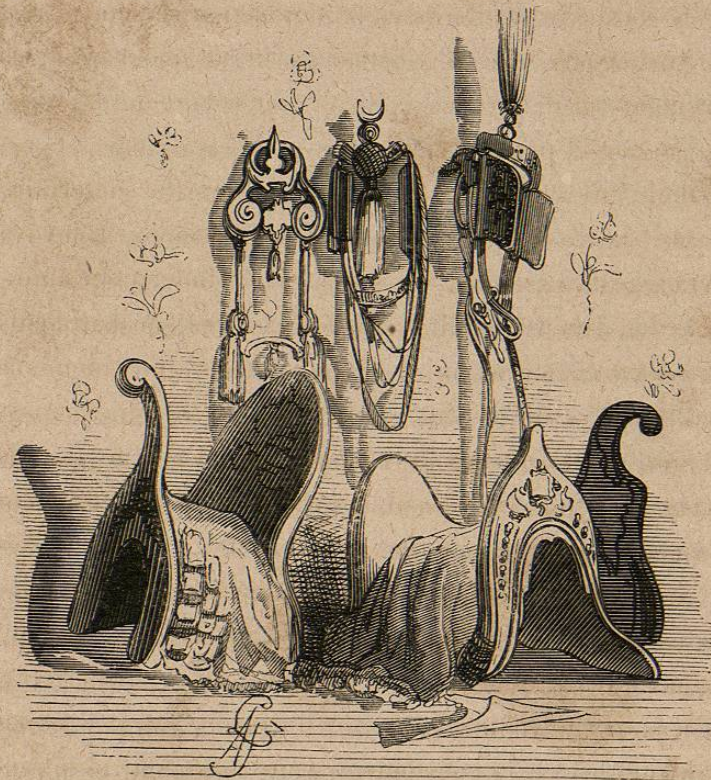
ensuite le bruit qu'il faisait le commerce étranger, et parla beaucoup de la fortune qu'il avait acquise en Égypte. Sous ce prétexte, car il en faut pour être riche, il bâtit un superbe palais; celui de mille colonnes, élevé par Melik Joûna, ancien roi des Indes, n'était rien en comparaison.

Tant de magnificence le fit bientôt considérer et rechercher de tout le monde, et les peines qu'il s'était données pour conserver ses richesses flattèrent non seulement son amour-propre, mais lui persuadèrent aisément qu'il les avait gagnées, et qu'il en pouvait jouir sans remords; aussi ne pensa-t-il plus au vieillard.

Il lui fut aisé de tirer tous les trésors du souterrain, dont il ne confia jamais le secret à personne. Il envoya des caravanes dans toutes les parties de l'Inde, pour autoriser les dépenses qu'il faisait en esclaves, en bâtiments et en chevaux; et la fortune favorisa encore un commerce qui l'intéressait fort peu.

Son cœur, satisfait du côté des richesses, ne fut pas longtemps sans être sensible à l'ambition. Les cours ont beaucoup d'attrait pour les gens riches: on les y reçoit avec tant d'accueil; on les loue d'une façon si fine et si déliée, qu'ils sont ordinairement séduits; et Dakianos, qui joignait à l'opulence une ambition démesurée, ne négligea rien pour s'introduire à la cour du roi de Perse. Il fit des présents aux visirs pour obtenir leur protection, et se rendit par là leur esclave. Sa magnificence et sa générosité parvinrent, comme il l'avait prévu et désiré, jusqu'aux oreilles du roi, qui voulut le voir. Dakianos eut audience

dès qu'il parut; mais, pour donner une impression favorable de lui et mériter la faveur du roi, il lui porta des présents que les plus grands rois n'auraient peut-être pu rassembler. C'est ordinairement par neuf qu'on les présente, quand on veut pousser la magnificence à son dernier degré: il se fit donc précéder par neuf chameaux superbes.



Le premier était chargé de neuf harnais de chevaux, garnis des plus belles pierreries.

Le second portait neuf sabres, dont les poignées d'or étaient ornées de diamants.

On voyait sur le troisième neuf armures de la même magnificence.

Le quatrième avait pour charge neuf parures d'or garnies d'une multitude de pierres précieuses, où les ceintures tenaient le premier rang.

Neuf caisses pleines de saphirs étaient sur le cinquième.

Neuf autres caisses pleines de rubis chargeaient le sixième.

Un pareil poids d'émeraudes se trouvait sur le septième.

Les améthystes, dans un nombre égal de caisses, faisaient la charge du huitième.

Enfin, l'on vit paraître neuf caisses de diamants sur le neuvième chameau.

Neuf filles de la plus grande beauté, et superbement parées, suivaient cette petite caravane, et huit jeunes esclaves, qui n'avaient point encore de barbe, précédaient immédiatement Dakianos.

Au milieu de l'éblouissement que ces présents causaient au roi et à toute la cour, quelqu'un de ceux qui la composaient, et qui, suivant l'usage de ces lieux, cherchait à critiquer, ou voulait faire de la peine à celui que l'on applaudissait, ou ne voulait peut-être que montrer la justesse de son esprit, demanda où était le neuvième esclave. Dakianos, qui s'attendait à la question, se montra. Le roi, sensible au tour délicat qu'il joignait à des présents si

considérables, le reçut avec une extrême distinction, et son éloquence naturelle acheva de lui mériter ses bonnes grâces : il ne fut plus possible au roi de se passer de lui. Il le faisait asseoir à ses côtés, lui donnait le plaisir de la musique, lui envoyait tous les jours des plats de sa table, et très souvent les vins les plus exquis, pendant que de son côté il répondait à tant de bontés par des présents dont la quantité étonnait autant que la magnificence. Enfin, sa continuelle libéralité et son éloquence lui donnèrent un si grand crédit sur l'esprit du roi, qu'il le fit son visir pour ne s'en jamais séparer.

Cependant la confiance et l'amitié que le monarque lui témoignait lui donnaient encore plus de crédit que la charge dont il était revêtu.

Dakianos gouvernait la Perse avec un pouvoir absolu ; il aurait dû jouir d'un bonheur qui contentait sa vanité ; mais l'ambition peut-elle être jamais satisfaite ? La montagne de Kaf peut borner le monde, mais jamais les idées et les souhaits d'un ambitieux. Ce fut alors que l'on apprit au roi l'arrivée d'un ambassadeur de Grèce ; il lui donna promptement audience. L'ambassadeur, après avoir baisé le pied de son trône, lui remit une lettre qu'il fit lire à haute voix par son secrétaire ; elle était conçue en ces termes :

« Moi, empereur et sultan des sept Climats, à vous,
« roi de Perse. Aussitôt que ma lettre royale vous aura
« été rendue, ne manquez pas de m'envoyer le tribut de
« sept années. Si vous faites difficulté de me satisfaire,

« sachez que j'ai une armée toute prête à marcher contre
« vous. »

Cette lettre causa tant d'étonnement au roi, qu'il ne sut quelle réponse il devait faire. Dakianos, pour le tirer de l'embarras où il était, se leva de sa place, frappa la terre de sa tête, et lui dit :

— Sire, la lettre de l'empereur de Grèce ne doit pas vous affliger ; il est aisé d'y répondre, et de le faire repentir de ses menaces et de son insolence : ordonnez à vos plus fidèles sujets de me venir trouver, moi, qui suis le plus humble de vos esclaves ; je leur dirai ce qu'ils auront à faire.

Ces paroles consolèrent le roi ; il donna des ordres en conséquence, et Dakianos leva plus de cent mille hommes pour le roi, pendant que de son côté il rassembla dix mille hommes qu'il équipa à ses dépens ; le roi joignit à cette troupe d'élite deux mille soldats des mieux aguerris, qu'il tenait toujours auprès de sa personne, et dont il forma la garde de Dakianos, le déclarant général de cette armée de cent douze mille hommes. Le nouveau général prit congé du roi, et se mit à la tête des troupes qui servirent d'escorte à toutes ses richesses, car il eut grand soin de les emmener avec lui, et dix mille chameaux les portaient avec peine. Le roi de Perse, qui se séparait avec regret de son visir, l'accompagna pendant trois journées, et ne le quitta que les larmes aux yeux, en lui donnant mille bénédictions, et lui répétant mille fois qu'il était sa force, son appui, et l'ami de son cœur.

Dakianos choisit dans toutes les villes de son passage les hommes les plus aguerris ; il les équipait à ses frais, et leur donnait tout l'argent qu'ils demandaient. Le bruit qui se répandit de cette magnificence attira des guerriers de tous les pays de l'univers, et son armée se trouva bientôt forte de trois cent mille hommes.

L'empereur de Grèce rassembla promptement ses troupes, sur les nouvelles qu'il eut de l'armée de Perse, et vint au-devant de Dakianos avec sept cent mille hommes. Dès qu'il aperçut l'ennemi, il partagea son armée en deux corps et donna le signal du combat. Les troupes de Dakianos marchèrent avec tant de valeur, et leur premier choc fut si terrible, que l'armée de l'empereur de Grèce eut à peine le temps de se reconnaître ; elle fut presque aussitôt défaite qu'attaquée. Dakianos fit couper la tête à l'empereur de Grèce, qu'il avait fait prisonnier, et se rendit sans peine maître de tous ses états, dont il se fit reconnaître souverain.

Le premier soin de ce nouveau monarque fut d'écrire cette lettre au roi de Perse :

« J'ai défait et vaincu César ¹, j'ai conquis ses états, je
« suis monté sur son trône, et j'ai été reconnu souverain
« de tout son empire. Dès que ma lettre vous aura été
« rendue, ne différez pas d'un moment à m'envoyer le
« tribut de sept années ; si vous faites la moindre difficulté
« de me le payer, vous subirez le même sort que César. »

Cette lettre mit avec raison le roi de Perse hors de lui-

¹ Les Orientaux donnent toujours ce nom à tous les rois de la Grèce.

même. Sans perdre de temps, il rassembla ses troupes. Mais avant de se mettre à leur tête pour marcher du côté de la Grèce, il fit cette réponse à Dakianos :

« Un homme aussi méprisable que toi peut-il s'être
« emparé de la Grèce? Tu me trahis, moi qui suis ton roi
« et qui me vois assis sur le trône d'or de mes aïeux ; tu
« m'attaques malgré la fidélité et la reconnaissance que
« tu me dois : je pars pour faire périr jusqu'à ta mé-
« moire, remettre la Grèce en son premier état, et la
« rendre à son souverain légitime. »

Cette réponse méprisante du roi de Perse jeta Dakianos dans un emportement de colère épouvantable. Il leva sur-le-champ un détachement de deux cent mille hommes de son armée pour aller combattre le roi de Perse. Ces troupes ne furent pas longtemps sans le rencontrer ; le combat fut très opiniâtre ; mais enfin le roi de Perse fut défait, pris et conduit devant Dakianos.

Quand ce prince fut en sa présence :

— Méchant, lui dit-il, comment peux-tu soutenir mes regards? toi, le plus ingrat de tous les hommes!

— Moi, ingrat! reprit Dakianos; j'ai levé des troupes à mes frais, j'ai dépensé la plus grande partie de mes trésors, j'ai donc acheté cette conquête; de plus, j'ai combattu, j'ai vengé ta querelle; que peux-tu me reprocher?

— Je t'ai aimé, reprit le roi.

On soutient mal des reproches aussi bien fondés quand on a la puissance en main. Aussi Dakianos, pour toute réponse, ordonna qu'on lui coupât la tête. Puis il envoya

des troupes et s'empara de tous les états du roi de Perse. Il choisit Éphèse pour y fixer son séjour; mais ne trouvant pas cette ville assez superbe, il la fit rebâtir avec magnificence, et donna tous ses soins à la construction d'un palais qui n'avait point son pareil pour la solidité, l'étendue et la magnificence. Il fit élever au milieu un kiosque dont les murailles avaient deux cents toises de longueur, et dont tous les scellements étaient d'or et d'argent.

Ce kiosque contenait mille chambres, et chacune renfermait un trône d'or sur lequel on voyait un lit de semblable métal. Il y fit faire trois cent soixante-cinq portes de cristal, qu'il plaça de façon que le soleil levant regardait tous les jours de l'année une de ces portes. Son palais avait sept cents portiers; soixante visirs étaient occupés de ses affaires; on voyait tous les jours dans la salle d'audience soixante trônes sur lesquels étaient assis ceux qui s'étaient signalés à la guerre. Il y avait sept mille astrologues qui s'assemblaient tous les jours et qui lui marquaient à tous les moments les différentes influences. Il était toujours environné de dix mille ichoglans qui portaient des ceintures et des couronnes d'or, et qui étaient magnifiquement vêtus; ils n'avaient point d'autre emploi que d'être toujours prêts à recevoir ses ordres. Il établit soixante pachas, chacun desquels avait sous ses ordres deux mille jeunes hommes bien faits, qui commandaient chacun en particulier deux mille soldats.

Un jour que Dakianos était au sein de toute sa splendeur, un vieillard sortit de dessous le trône sur lequel

il était assis. Le roi, surpris, lui demanda qui il était.

— Je suis, lui répondit le vieillard, le prophète de Dieu; j'obéis à ses ordres en venant vous trouver. Sachez donc qu'il m'a fait le dieu des cieux, et qu'il veut que vous soyez le dieu de la terre.

Dakianos lui répondit :

— Qui pourra croire que je le sois ?

Mais le génie disparut sans lui répondre. Quelque temps après, Dakianos eut encore la même apparition, et le génie lui dit les mêmes choses; mais il lui répondit :

— Vous me trompez; comment pourrais-je être le dieu de la terre ?

— Votre puissance, vos grandes actions et le soin que Dieu a pris de vous, doivent vous le persuader, répondit le vieillard; mais si vous ne me croyez pas, faites ce que je vous dirai, et vous serez bientôt convaincu.

Dakianos, dont l'orgueil était flatté et qui n'avait plus rien à désirer du côté des grandeurs humaines, lui promit de consentir à tout.

— Que l'on porte votre trône sur le bord de la mer, poursuivit le vieillard.

On exécuta ce qu'il désirait, et quand Dakianos s'y fut placé :

— Prince, lui dit le génie, il y a au fond de la mer un poisson dont Dieu seul connaît la grandeur, et qui vient tous les jours à terre; il y demeure jusqu'à midi pour adorer Dieu, personne ne l'interrompt dans ses prières. Quand elles sont finies, il se replonge au fond des eaux.

Le poisson parut à son ordinaire, et le génie dit à Dakianos :

— Quoique ce poisson ne veuille rien croire de votre puissance, il a cependant déclaré à tous les poissons que vous étiez le dieu de la terre; il ne redoute rien et vient aujourd'hui pour s'en informer. Vous saurez la vérité de ce que je vous annonce, continua-t-il, si vous osez seulement lui dire : « Je suis le dieu de la terre; » votre voix redoutable le glacera d'effroi, il ne pourra l'entendre sans frémir, et certainement il prendra la fuite.

Cette proposition sourit à Dakianos; il appela le poisson et lui dit :

— Je suis le dieu de la terre.

Ces paroles impies firent plonger le poisson jusqu'au fond de la mer, dans la crainte où il était que le Dieu tout-puissant ne lançât ses foudres pour punir cet imposteur. Dakianos se persuada sans peine que le poisson était infidèle, et que sa présence lui avait fait prendre la fuite; dès lors il ajouta foi aux fausses paroles du génie, et bientôt il ne douta plus de sa divinité. Non seulement son peuple l'adora, mais l'on venait de tous les coins du monde lui donner toutes les marques du culte qu'il exigeait, car il faisait jeter dans un brasier ardent tous ceux qui refusaient de l'adorer.